

ment des constructions, presque toutes les chaires étaient remplies. On en comptait 42, dont six pour la théologie, autant pour le droit canon; quatre pour la médecine, une pour l'anatomie, une pour la chirurgie, huit pour la philosophie, une pour la philosophie morale, une pour les mathématiques, quatre pour les langues grecque et hébraïque, quatre pour la rhétorique et six pour la grammaire (1). Les premiers professeurs furent, pour la théologie : Gonzalvus Ægidius, de Burgos, le franciscain P. Clément et Pierre Sirvellus de Daroca : pour la philosophie, Michel Pardus, de Burgos, et Antoine Moralius, de Cordoue; les chaires de médecine furent remplies entr'autres par Torracona et Cartagena; et l'on avait appelé pour la philologie Démétrius Ducas, de Crète, et Nunez de Gusman Pintianus. L'hébreu fut enseigné par Paul Coronelle, juif converti; la rhétorique, par Fernand Alphonse Ferrara; et le droit canon, par Loranca et Salceus. Le droit civil seul dut encore rester de côté, étant déjà bien représenté à Salamanque et à Valladolid; Ximenès d'ailleurs ne l'aimait pas, quoiqu'il eût fait lui-même des études complètes en jurisprudence (2).

Dans le but de stimuler le zèle des professeurs, il fut réglé que les nominations ne seraient faites que pour quatre ans, au bout desquels on devait redevenir postulant. Ce fut dans le même but que Ximenès régla qu'un professeur qui n'aurait pas d'auditeurs, devrait aussi se passer de traitement particulier et être réduit à son bénéfice ou à sa place dans le collège, règlement qui, de notre temps, a de l'analogie avec le minerval de plusieurs universités (3).

(1) Robles, l. c. p. 133. (2) Gomez; l. c. p. 1008 et 1009

(3) Id., ibid. 1009, 6, et 1008, 46.

Ximenès chercha aussi à exciter l'ardeur des maîtres et des élèves, en se rendant souvent aux cours, et en assistant personnellement à beaucoup d'actes et de discussions académiques (1).

Le cardinal procura encore à son université le droit de décerner les grades académiques en philosophie, en médecine et en théologie, et prit pour modèle à ce sujet les règlements de l'université de Paris. Mais ce qui se faisait avec le plus de solennité et qui exigeait les épreuves les plus longues, c'était la collation des titres en théologie. On ne pouvait y prétendre qu'après s'être consacré dix ans à cette étude; et il arriva que des prêtres et des personnages considérables, depuis longtemps en possession de places et de dignités, durent encore s'astreindre comme les autres aux rigueurs théologiques. Gomez raconte même que Fernand Balbas, du collège de Saint-Ildephonse, ne devint licencié en théologie qu'à l'expiration de son rectorat (2).

Les revenus annuels que Ximenès assigna à l'université montaient, dans le début, à 14,000 ducats; mais du temps de Robles (1600), ils s'étaient déjà élevés à 30,000; et cet écrivain insiste sur cette observation, que, de toutes les fondations de Ximenès, pas une n'avait péri (3).

On vit bientôt affluer à Alcala une foule d'étudiants de toutes les provinces de la péninsule, et la nouvelle université ne tarda pas à compter autant d'élèves qu'aucune autre ancienne université d'Espagne. Mais l'orgueil juvénile y faisait aussi quelquefois explosion; ainsi, un jour, les étudiants délivrèrent du nœud fatal un misérable qui devait être pendu, et insultèrent en outre la police (4).

(1) Gomez, l. c. 1009, 34.

(2) Ibid. ib., p. 4016 et 4018.

(3) Robles, p. 429.

(4) Gomez, l. c. p. 4010.

Ximenès pardonna et obtint aussi le pardon du roi ; mais en même temps il fit des réprimandes si sévères, que jamais, tant qu'il vécut, un désordre aussi grave ne se renouvela. Mais d'autre part, il eut la douleur de perdre, même avant la sixième année écoulée, plusieurs de ses professeurs les plus capables, que Salamanque, jalouse, gagna par toutes sortes de promesses, et qui emmenèrent avec eux d'Alcala un grand nombre d'écoliers. Parmi ceux qui l'abandonnèrent alors, se trouvait aussi le célèbre Aelius Antonius de Lébrija (Nebrissa), ville située près de Séville : né d'une famille noble, en 1442 (1), il avait étudié cinq ans à Salamanque et dix en Italie, avec un succès extraordinaire, et avait acquis les connaissances les plus étendues, surtout en fait de langues.

De retour dans sa patrie, vers 1470, il avait d'abord été gouverneur d'un neveu de l'archevêque de Séville. Mais il obtint bientôt une chaire à Salamanque, et s'acquitta avec une renommée peu commune, tant par ses leçons que par ses écrits, entr'autres par ses travaux philologiques. Voulant se consacrer à la composition d'un lexique latin, il déposa vers 1488 sa charge de professeur public, et vécut dans le loisir chez le grand-maître de l'ordre d'Alcantara, qui fut plus tard le cardinal Zuniga.

Après la mort de Zuniga, il se chargea de l'éducation du prince héréditaire, don Juan, et fut historiographe du royaume, sous Ferdinand et Isabelle. Après la mort de cette princesse, Lébrija alla de nouveau professer à Salamanque (1505) jusqu'en 1508, où Ximenès le gagna à l'université d'Alcala et l'associa à la composition de la grande Bible polyglotte. On ne sait pas en quelle année il

(1) Et non en 1444, comme on dit ordinairement. Voir la biographie la plus récente de Lébrija par Munoz, T. III des *Memorias de la real Academia de la historia*. Madrid, 1799, p. 2.

quitta à son tour Ximenès, pour retourner à Salamanque; mais en 1513, l'archevêque eut la joie de gagner de nouveau cet illustre savant et de le conserver (1). Il fut royalement rémunéré et traité en ami. Ximenès passait souvent devant sa demeure, et s'entretenait avec lui par la fenêtre, tantôt de choses qu'il avait trouvées dans ses lectures, tantôt des affaires de l'université. Quant à Lébrija, il mérita si bien de l'université d'Alcala, que longtemps encore après sa mort († 1522), sa mémoire était honorée par un service funèbre célébré annuellement et avec solennité (2). Au jugement de Gomez, l'Espagne devait à ce savant presque tout ce qu'elle possédait de culture classique (3); et maintenant encore, les deux Décades qu'il composa en 1509, à Alcala, sur le règne de Ferdinand et d'Isabelle, sont, pour l'histoire de ce temps-là, une source extrêmement précieuse (4).

La nouvelle université eut l'insigne honneur de recevoir au commencement de 1514, la visite du roi Ferdinand, qui inspecta tous les instituts, assista aux leçons, et admira beaucoup la magnificence des édifices (5). Seulement à

(1) Le motif qui porta Lébrija à quitter de nouveau Salamanque fut le suivant : La première chaire des études humanitaires y étant devenue vacante, il désira d'en être pourvu. Mais les étudiants, qui avaient alors à Salamanque le droit d'élection, firent par un complot échouer l'illustre savant, et il quitta pour toujours cette université. Munoz, (Memorias, etc., p. 22. — Antonii, Bibliotheca hispan. T. I, p. 405.)

(2) Gomez, l. c. p. 4014.

(3) Juan Bautista Munoz, son biographe, « le nomme restaurador del gusto y solidez en toda buena literatura; » maestro por excelencia de la nacion española — (Memorias, etc., T. III, p. 4)

(4) Antonii, Biblioth. hist. T. 4, p. 404-409; Cave, Hist. litter. scriptor. eccles. Appendix, p. 437, et du Pin, nouv. Biblioth. T. XIV, p. 420-423.

(5) Fléchier (livre III, p. 302) et Prescott (II p. p. 483) placent ce fait en 1513. Mais Balbas ne devint recteur que le 48 octobre 1513, et le roi vint lorsqu'il occupait déjà cette charge; en janvier 1514. — Cfr. Gomez, l. c. p. 4012.

propos d'une muraille qui n'était qu'en bousillage , le roi fit l'observation que cette construction en terre ne s'accordait pas avec le caractère de perpétuité du reste de l'établissement. « Cela est vrai, répondit Ximenès ; mais un homme mortel doit se hâter pour voir l'achèvement de ses œuvres ; du reste , j'ai le pressentiment qu'un jour des murs de marbre s'élèveront à la place de cette muraille. »

En effet, 43 ans plus tard , le recteur Turbalanus fit reconstruire en marbre tout ce côté , situé vis-à-vis du couvent des Franciscains. Pendant cet entretien du roi avec l'archevêque , le recteur de l'université , Fernand Balbas , vint à sortir du collège de Saint-Ildephonse , accompagné de ses appariteurs qui portaient des sceptres. Les gens du roi demandèrent aussitôt qu'on fit disparaître ces signes d'honneur , attendu que , sous les yeux du roi , aucun sujet ne devait porter le sceptre de la domination. Mais Ferdinand blâma leur zèle , et ordonna d'observer les usages de l'université , faisant remarquer « que c'était là le royaume des sciences , où les savants sont rois. »

Le recteur se jeta ensuite aux pieds du roi , pour lui rendre hommage ; Ferdinand l'accueillit avec amitié et le fit marcher entre lui et l'archevêque , pour lui demander des renseignements sur l'état de l'université. Sur ces entrefaites , la nuit survint , et la jeune noblesse dut attendre avec des flambeaux le retour du roi. Mais bientôt il s'éleva entre les pages et les étudiants une querelle qui amena des voies de fait. Le roi étant arrivé , s'en montra indigné , et fit à l'adresse de Ximenès cette amère observation : « C'est ainsi que les choses vont : si les premiers écarts des étudiants avaient été suffisamment punis , ils n'en seraient pas venus maintenant à cet excès de témérité. » Mais l'archevêque , de son côté , fit aussi comprendre le tort de la jeune noblesse , en disant : « La fourmi elle-même a de la

bile, et chacun cherche à se venger quand on l'offense. » Ces paroles eurent leur effet, et la mauvaise humeur du roi se dissipa (1).

Quelques années après la mort de Ximenès, l'université reçut une autre visite également honorable, celle du roi de France, François I, qui, après avoir examiné toute cette belle institution, prononça ces paroles remarquables : « Votre Ximenès a entrepris là et exécuté une œuvre que moi-même je n'aurais pas osé prendre sur moi d'accomplir. L'université de Paris, l'orgueil de mon pays, est l'œuvre d'un grand nombre de rois, et Ximenès a fait lui seul une œuvre semblable (2).

Lorsque Ximenès eut pris toutes les dispositions relatives aux études, il voulut pourvoir à la vieillesse des professeurs, et s'entendit à ce sujet avec Adrien (plus tard Adrien VI) qui, à cette époque, lui avait été adjoint par Charles-Quint, pour gouverner la Castille. Adrien lui-même joignait à son titre de professeur de Louvain, la dignité de doyen de l'église de Saint-Pierre dans la même ville, et en général, les vieux professeurs de cette université étaient pourvus de canonicats.

Ximenès, suivant cet exemple, pria le pape Léon X de vouloir bien incorporer à l'université l'église collégiale de Saint-Just et la cure d'Alcala, concession qui le mit à même de pourvoir de canonicats les professeurs de théologie, et de prébendes, ceux de philosophie (3).


Il fut question de réunir, après la mort de son fondateur, l'académie de Siguenza à l'univerté d'Alcala, mais Ximenès s'y opposa, par respect pour la mémoire de son

(1) Gomez l. c. p. 4042 et 4043. (2) Id., p. 4006, 20.

(3) Id. „l. c. p. 4049; Robles, p. 434.

ami qui l'avait fondée ; et il repoussa également la proposition qu'on lui fit de fondre son université avec celle de Salamanque (1). Il était réservé au XIX<sup>e</sup> siècle (1807) d'anéantir cette belle patrie des sciences , ainsi que l'académie de Siguenza et tant d'autres institutions de ce genre que possédait l'Espagne.

(1) Gomez, l. c. p. 4020.



dans les circonstances où il se trouve placé, et par  
 suite de ces circonstances, il se trouve placé dans  
 une situation qui lui permet de faire son devoir  
 de manière à ce qu'il ne soit pas en défaut  
 par rapport à son devoir, et ainsi que l'on  
 voit dans les circonstances où il se trouve placé,

et par suite de ces circonstances, il se trouve placé  
 dans une situation qui lui permet de faire son  
 devoir de manière à ce qu'il ne soit pas en défaut  
 par rapport à son devoir, et ainsi que l'on  
 voit dans les circonstances où il se trouve placé,

et par suite de ces circonstances, il se trouve placé  
 dans une situation qui lui permet de faire son  
 devoir de manière à ce qu'il ne soit pas en défaut  
 par rapport à son devoir, et ainsi que l'on  
 voit dans les circonstances où il se trouve placé,

et par suite de ces circonstances, il se trouve placé  
 dans une situation qui lui permet de faire son  
 devoir de manière à ce qu'il ne soit pas en défaut  
 par rapport à son devoir, et ainsi que l'on  
 voit dans les circonstances où il se trouve placé,

et par suite de ces circonstances, il se trouve placé  
 dans une situation qui lui permet de faire son  
 devoir de manière à ce qu'il ne soit pas en défaut  
 par rapport à son devoir, et ainsi que l'on  
 voit dans les circonstances où il se trouve placé,



## CHAPITRE XII.

### La Polyglotte de Complute.

La plus grande œuvre littéraire sortie d'Alcala est la célèbre bible polyglotte, qui doit son origine à Ximenès, et qui, du lieu de sa naissance, s'appelle la bible de Complute ou d'Alcala. L'essor qu'avait pris la philologie, depuis le commencement du 15<sup>e</sup> siècle, devait nécessairement avoir une bienfaisante influence sur les études bibliques, et en particulier sur la critique et l'exégèse. Déjà au moyen âge, il est vrai, à partir d'Etienne, abbé de Cîteaux (1190), on avait cherché à corriger le texte de la Vulgate, non-seulement d'après les anciens manuscrits latins, mais encore en le comparant aux manuscrits grecs et hébreux ; et c'est ce qu'avaient fait en particulier le savant Dominicain Hugo de S. Caro (1236), et la Sorbonne de Paris. Mais l'incapacité des copistes et l'inhabileté même de plus d'un correcteur avaient empêché ces germes d'une saine critique de prendre des développements suffisants, de sorte qu'au commencement du XV<sup>me</sup> siècle, le cardinal Pierre d'Ailly faisait encore entendre des plaintes amères au sujet du triste état où se trouvait le texte de la bible.

Dans le temps même où les connaissances philologiques, qui commençaient à reflourir en Occident, don-

naient de nouvelles espérances à ceux qui , depuis longtemps , soupiraient après la correction du texte sacré , on venait de découvrir en Allemagne un nouveau levier pour toutes les sciences , en inventant l'art qui multiplie par milliers les résultats des travaux littéraires d'un seul homme , rend les livres plus parfaits et les met à la portée d'un plus grand nombre. Il était naturel que l'imprimerie , récemment inventée , fût sans délai et principalement mise en usage pour les saintes Ecritures ; et en effet , de l'année 1462 à l'an 1500 , il ne parut pas moins de 80 éditions complètes de la Vulgate , parmi lesquelles déjà celle de Rome (1471) avait été corrigée sur les manuscrits par le savant évêque Jean André d'Aléria.

Bientôt l'ardeur pieuse des savants se tourna vers le texte original des livres saints ; et les juifs en particulier s'appliquèrent à corriger et à multiplier par l'impression leurs bibles hébraïques. Après plusieurs essais , tentés soit sur les psaumes , soit sur d'autres livres isolés de l'Ecriture , la première bible hébraïque complète parut , en 1488 , à Soncino , petite ville du Milanais ; et bientôt elle fut suivie de plusieurs autres , en particulier de celle de Brescia (1494) , à laquelle les juifs travaillèrent en commun (1).

Les chrétiens étaient , sous ce rapport , restés en arrière d'une manière qui étonne ; mais l'homme qui devait rétablir leur gloire biblique était Ximenès.

Personne ne déplorait plus vivement que lui , le peu d'importance qu'on donnait alors aux études bibliques dans l'enseignement théologique ; et souvent on l'enten-

(1) Herbst , historisch-critische Einleitung ins. A.T. , vervolstandigt von Dr Welte , 1840. 1 p. , p. 428-432.

dit dire qu'il donnerait avec plaisir toutes ses connaissances dans le droit civil, alors une des parties principales de l'éducation théologique, pour l'éclaircissement d'un seul passage de la bible (1). Nous avons vu plus haut que lui-même, déjà dans la maturité de l'âge et grand-vicaire de Siguenza, avait, pour l'intelligence de la bible, appris l'hébreu et le chaldéen; et Gomez assure qu'il déplorait, dans les ecclésiastiques de son temps, la négligence des études bibliques et l'ignorance du grec et de l'hébreu, pour ce double motif, que par là, ils étaient exclus des sources principales de la science sacrée, la bible et les Pères de l'Eglise; et qu'en outre, ils se trouvaient incapables d'opposer la résistance nécessaire aux maîtres de l'erreur, qui abusaient de l'écriture sainte et la défiguraient (2).

Si, ensuite, il profita de son élévation au siège primate d'Espagne pour manifester par des actes, et surtout par la fondation de son université, l'amour qu'il avait toujours eu pour les sciences, il songea aussi, vers le même temps, à ranimer les études bibliques par une œuvre digne d'être placée à côté des fameux Hécaples d'Origène, qui ont malheureusement péri (3).

Il manifesta plus tard, dans le prologue de la Polyglotte, le but qu'il s'y était proposé: «Aucune version, dit-il, n'est en état de rendre complètement le sens de l'original, surtout quand il s'agit de la langue que Jésus-

(1) Gomez, l. c. p. 933, 47 seq. (2) Id., l. c. p. 965 seqq.

(3) Id., p. 966. Un savant moderne en Espagne, l'académicien J.-B. Munoz, décrit en ces termes les services rendus aux sciences par Ximènes: «l'habile et vertueux homme d'état Cisneros ouvrit, par sa Polyglotte, les sources de la sagesse et en facilita l'accès en fondant à Alcalá des chaires pour les langues orientales, et aussi en protégeant les talents et la liberté nécessaire à la propagation des lumières.» *Memorias, etc.* t. III, p. 48.

Christ lui-même a parlée. En outre les manuscrits de la version latine (la Vulgate) diffèrent trop entre eux, pour qu'on ne doive pas soupçonner des falsifications, provenant surtout de l'ignorance et de la négligence des copistes. Il faut en conséquence, comme le désiraient déjà saint Jérôme et saint Augustin, remonter à l'origine des saintes Ecritures; et corriger les livres de l'Ancien Testament sur le texte hébreu et ceux du N. T. d'après le texte grec, de manière que chaque théologien puisse puiser, aux sources mêmes du texte primitif, l'eau qui coule pour la vie éternelle. C'est pour cela que j'ai fait imprimer la bible dans les langues où elle a été écrite d'abord, en y joignant les différentes traductions. Je me suis, à cet effet, servi du secours de philologues distingués, et me suis efforcé d'autre part à recueillir de partout les meilleurs et les plus anciens manuscrits grecs et hébreux. Et tout cela, je l'ai fait pour rappeler à la vie les études bibliques, qui paraissaient frappées de mort (1). »

C'était pendant l'été de l'année 1502, alors que Ximènes se vit forcé de séjourner à Tolède pendant cinq mois entiers, à cause de la reconnaissance de Jeanne et de Philippe, comme héritiers du trône. Tandis que la cour et les grands du royaume étaient occupés des fêtes brillantes données à l'occasion de la prestation de l'hommage, Ximènes songeait, lui, à préparer pour la théologie une fête bien plus magnifique. Ce fut alors, en effet, qu'il conçut le plan de sa grande Polyglotte, qu'il fit choix des savants destinés à cette œuvre, fit rechercher

(1) Ut incipient divinarum litterarum studia, hactenus intermortua, reviviscere. Prologue de tout l'ouvrage, qui se trouve dans le premier volume de l'A. T., p. 4. Si même il ne l'a pas écrit lui-même, il est du moins incontestable qu'il exprime sa pensée et ses vues.

des manuscrits , et destina son université d'Alcala à être le théâtre où devait s'exécuter cette œuvre gigantesque (1).

Ceux à qui il confia ce travail furent le célèbre Aelius Antonius de Lébrija, le grec Démétrius Ducas, de Crète , que Ximenès avait appelé à Alcala pour enseigner le grec ; Lopez de Zuniga (Stunica ou Astuniga), connu par ses démêlés avec Erasme ; un membre de la haute noblesse , Nunez de Guzman (Pintianus), professeur à Alcala , et auteur de plusieurs commentaires sur les classiques. Ximenès leur associa trois savants juifs , convertis au christianisme, le médecin Alphonse d'Alcala; Paul Coronell de Ségovie † 1534, professeur de théologie à Salamanque, et Alphonse de Zamora, qui composa particulièrement le dictionnaire hébraïque et la grammaire destinés à ce grand travail. Quant à Démétrius de Crète, Zuniga et Nunez de Guzman , ils s'occupèrent principalement de la traduction latine du Septante , ouvrage pour lequel ils s'aiderent aussi du secours de leurs élèves , entr'autres de Pierre Vergara (chanoine d'Alcala en 1557), qui traduisit les livres sapientiaux. (2) Ce serait du reste une erreur de croire que Ximenès appela tous ces savants à la fois à travailler à son but. Ainsi, Alphonse de Zamora ne se fit baptiser qu'en 1506, et ne fut par conséquent incorporé à la savante compagnie que cinq ans après les autres.

Ximenès avait lui-même formé le plan général de l'ouvrage, et les savants susdits, assurés d'une riche récompense, se prêtèrent à réaliser ses vues. L'archevêque soignait avec le plus grand zèle et de la manière la plus généreuse tout ce qui pouvait leur être nécessaire ou utile , et excitait ces savants à travailler sans relâche , en

(1) Gomez, l. c. p. 965, 36, etc. (2) Id., l. c. p. 966.

leur disant souvent : « Hâtez-vous , mes amis ; car , vu le peu de durée de ce qui est terrestre , vous pourriez me perdre , ou moi être privé de vous (1). » De toutes parts arrivaient des manuscrits de l'Ancien et du Nouveau Testament ; les uns acquis à grands frais , les autres , surtout des grecs , envoyés par le pape Léon X. Ce pontife estimait la personne de Ximenès , et plus encore les sciences ; aussi accorda-t-il sa protection à cette grande œuvre. Il en fut récompensé par la dédicace de cet ouvrage , et par les remerciements publics que lui décerna Ximenès dans son prologue , par les paroles suivantes : « Atque ex ipsis (exemplaribus) quidem græca Sanctitati Tue debemus , qui ex istâ Apostolicâ bibliothecâ antiquissimos tam veteris quam Novi Testamenti codices perquam humanè ad nos misisti. » Je sais qu'on a opposé à ce fait des considérations chronologiques , tirées de ce que Léon X ne devint pape qu'en mars 1513 , et que la première partie de la Polyglotte , le N. T. , était imprimée le 10 janvier 1514. L'intervalle entre ces deux époques est , dit-on , trop court pour qu'on ait pu faire la collation des manuscrits du Vatican , qui , dès lors , sont restés inutiles. Mais rien ne nous empêche d'admettre , ce qui d'ailleurs est accordé maintenant par la plupart des critiques , que Léon X fit communiquer à Ximenès les exemplaires romains , alors qu'il n'était encore que cardinal , et que , plus tard , lorsqu'il fut devenu pape , l'archevêque l'en remercia publiquement dans son prologue (2).

Dans le même prologue , Ximenès atteste en outre qu'il a rassemblé , avec beaucoup de peines , un nombre consi-

(1) Gomez , l. c. p. 966 , 24 , etc.

(2) C'est ainsi que la chose est expliquée par Marsh , Anmerkungen zu Michaelis Einleitung , etc. ; par Hug Einleitung ins N. T. et par Feilmoser , Einleitung , etc.

dérable de manuscrits, hébreux, grecs et latins; et, dans le second prologue, il déclare de plus que, pour le texte grec, probablement des deux Testaments, on a fait usage des manuscrits romains surtout, mais aussi de plusieurs autres, nommément de la copie, communiquée par la république de Venise, d'un Codex qui avait appartenu au cardinal Bessarion.

Il y est aussi fait mention de manuscrits latins fort anciens et écrits en caractères gothiques, et qu'on a mis à profit pour l'impression de la Vulgate. Nous savons aussi par Zuniga, un des principaux collaborateurs à la Polyglotte, qu'on fit usage pour le N. T. en grec, d'un exemplaire rhodien (codex rhodiensis); et Gomez nous rapporte que quatre manuscrits hébreux coûtèrent seuls non moins de 4000 ducats, et tous ensemble, plus de 50,000; somme qui, d'après la valeur de l'argent à cette époque, ne pouvait être dépensée que par un homme dont les revenus étaient ceux d'un roi, et les besoins, ceux d'un moine. L'achat des manuscrits, le paiement de ceux qui travaillaient à les procurer, les pensions des savants, des écrivains et des aides, les frais des nouveaux caractères qu'il fallut pour la première fois fondre à Alcalá, l'appel fait à d'habiles imprimeurs allemands, l'impression elle-même, tout cela réuni nécessita des sommes énormes (1), hors de toute proportion avec le produit de la vente, puisque Ximenès n'en fit tirer que 600 exemplaires, qu'il ne fit taxer qu'à six ducats et demi, quoique chaque exemplaire se composât de six in-folio (2). Aussi le produit total ne s'éleva-t-il pas à la douzième partie des frais. Encore ce produit fut-il assigné, par le testament de Ximenès, à

(1) Gomez, l. c. p. 966, 52 etc. — Prescott, II. p. 488.

(2) C'est ce que nous apprend la Déclaration de l'évêque d'Avila, Fr. Ruys, qui, après la mort de Ximenès, travailla à répandre la Polyglotte. Elle se trouve après les prologues dans le 4<sup>er</sup> vol. de l'Ancien Testament.

d'autres buts de bienfaisance, comme on le voit par le bref pontifical, approubatif de la Polyglotte, et inséré dans le premier volume de l'Ancien Testament.

Le petit nombre d'exemplaires qu'on en tira explique la rareté actuelle et le prix élevé de cet ouvrage (1), dont un exemplaire complet se vend rarement moins de 500 florins.

De là vient encore que le second volume, qui contient le dictionnaire hébraïco-chaldaïque, manque dans beaucoup d'exemplaires; et que, peu de temps après la mort de Ximenès, lorsque Gomez écrivait sa biographie, ce volume manquait déjà en Espagne dans plusieurs exemplaires (2).

Cet ouvrage fut commencé en 1502, l'année même où Ximenès en avait conçu le plan à Tolède (3); mais ce ne fut que douze ans plus tard, le 10 janvier 1514, qu'un premier volume, contenant le N. T., sortit des presses, comme l'indique l'observation mise à la suite de l'Apocalypse (4).

Ce volume, le premier par l'âge et le sixième dans le plan de l'ouvrage, comprend le N. T. et quelques autres matières, dans l'ordre suivant: d'abord, un avant-propos, en grec et en latin, explique l'absence des accents dans le texte grec du N. T., et autres choses semblables; attendu,

(1) Il ne doit s'en trouver que 45 dans toute l'Allemagne. Haenlein, Einl. ins N. T. II p. 260.

(2) Gomez, l. c. p. 966, 10.

(3) Et non en 1505, comme le prétendent Schroekh et d'autres; mais pas davantage en 1500, comme le dit Rosenmüller. Gomez, l. c. p. 969, 45 donne la date exacte.

(4) Les paroles qui servent de conclusion à chaque volume, et le prologue sur l'ensemble, ajouté à chaque volume de l'A. T. prouvent incontestablement que le N. T. fut imprimé avant l'Ancien. Plusieurs ont fausement soutenu le contraire.



est-il dit, que les anciens Grecs n'ont pas fait usage des accents, et qu'ainsi les autographes des auteurs du N. T. n'avaient pas ces signes, on a voulu conserver la méthode ancienne (1). En outre, l'absence d'accents n'empêche nullement l'intelligence du texte, pour tous ceux qui comprennent un peu le grec.

Toutefois on a marqué d'un trait (semblable à l'accent aigu) la syllabe tonique de chaque polysyllabe grec. Mais dans la version grecque de l'Anc. Test., par les Septante, on n'a fait aucune difficulté d'introduire la nouvelle méthode d'écrire le grec avec des accents, parce que ce n'est pas un texte original, mais seulement une traduction. Enfin, il y est assuré que le texte grec n'a été appuyé que sur les exemplaires les plus anciens et les plus corrects (*antiquissima et emendatissima exemplaria*) en particulier sur ceux que le pape Léon X avait envoyés.

Cette petite préface est suivie de la lettre d'Eusèbe Pamphile ou de Césarée († 340) à Carpianus, sur l'harmonie des Evangiles; cette lettre est en grec sans traduction latine. Elle se trouve ordinairement en tête des règles évangéliques (*canones*) d'Eusèbe, relatives à l'harmonie des Evangiles; mais dans la Polyglotte, on n'a imprimé que cette lettre, laquelle nous apprend qu'Eusèbe a disposé les passages de l'Evangile en dix colonnes, dont la première présente réunis les passages bibliques communs aux quatre évangélistes; la seconde, ceux que rapportent saint Mathieu, saint Marc et saint Luc; la troisième, ceux qui se trouvent dans saint Mathieu, saint Luc et saint

(1) Il ne s'en suit pas que les manuscrits grecs, que les éditeurs de Complute eurent entre les mains, n'avaient pas les accents. Au contraire, dans ce cas là, les éditeurs ne s'en seraient pas uniquement référés aux autographes des apôtres, etc., mais aussi aux manuscrits qu'ils avaient sous les yeux, comme l'a déjà observé Ernesti.

Jean; la quatrième, ceux qu'on rencontre dans saint Mathieu, saint Marc et saint Jean; la cinquième, ceux que rapportent seulement saint Mathieu et saint Luc; la sixième, ceux dont parlent seuls saint Mathieu et saint Marc; la septième, ceux qu'on ne trouve que dans saint Mathieu et saint Jean; la huitième, ceux qu'on ne lit que dans saint Marc et saint Luc; la neuvième, ceux de saint Luc et de saint Jean; et enfin, la dixième, ceux qui n'appartiennent qu'à un seul de ces écrivains sacrés (1).

Vient ensuite la lettre de saint Jérôme au pape Damase sur les quatre Evangiles, puis deux prologues à saint Mathieu et le sommaire de son évangile.

Après ces pièces, qui servent d'introduction, viennent les quatre Evangiles, sur deux colonnes, dont la plus large contient le texte grec original, et la plus étroite, la Vulgate; puis, à la marge, sont notés les endroits parallèles et les citations. Comme dans tout le reste de l'ouvrage, on n'y trouve pas la division en versets, qui ne fut imaginée qu'en 1551, par Robert Etienne; mais en revanche, on trouve dans les deux Testaments le partage du texte en chapitres, d'après la méthode introduite au XIII<sup>e</sup> siècle par le cardinal Hugues.

L'Evangile de saint Mathieu est suivi d'un prologue de saint Jérôme à celui de saint Marc, qui, par une faute d'impression, y est appelé saint Mathieu. L'Evangile de saint Marc est suivi à son tour d'un prologue du même saint, à saint Luc; et celui-ci, d'un prologue à saint Jean.

Après cette première partie du N. T. viennent deux dissertations grecques: la plus courte, qui est anonyme, et composée probablement par les éditeurs eux-

(1) Ces Canons d'Eusèbe, avec la lettre à Carpianus, se trouvent imprimés dans l'édition du N. T. par Mill.

mêmes, a pour objet les voyages de saint Paul ; et la plus longue, composée au cinquième siècle par le diacre Euthalius, inventeur de la stichométrie, traite de la chronologie, de la prédication de saint Paul et de sa mort.

Vient ensuite une préface de saint Jérôme aux épîtres de saint Paul en général , et un prologue du même auteur à l'épître aux Romains en particulier ; puis le texte même des épîtres de saint Paul avec celui de la Vulgate. Chaque épître est précédée d'un prologue et d'un sommaire.

Les 14 épîtres de saint Paul sont suivies des Actes des Apôtres, précédés de deux prologues ; après quoi viennent seulement les sept épîtres catholiques et l'Apocalypse. Le tout est couronné par cinq pièces de poésie à la louange de Ximenès et de son œuvre : les deux qui sont en grec, ont pour auteur Démétrius Ducas et Nikéas Faustu , qui était probablement l'élève de Démétrius ; les trois pièces latines sont de Jean Vergara, de Nunez, Guzman, Pintianus , et de maître Bartolus de Castro. Ces cinq savants avaient sans doute travaillé spécialement à l'édition du Nouveau Testament.

A la suite de ces pièces de poésie , vient une liste explicative de tous les noms propres qui se rencontrent dans le N. T., rangés d'après l'ordre des Livres Saints ; puis une petite grammaire grecque, sur un seul feuillet in-folio ; enfin, un petit lexique grec-latin pour le N. T. et pour les livres de la Sagesse de Salomon et du fils de Sirach.

Ce dictionnaire , à ce que disent les éditeurs dans l'*Introductio quam brevissima ad græcas litteras*, avait été expressément demandé par Ximenès, et il leur parut à eux-mêmes un *lexicon copiosum, maxima cura et studio elucubratum*.

L'impression de ce volume et des suivants est, sinon

tout à fait correcte, du moins très-belle pour ce temps-là. Chaque frontispice est orné des armes du cardinal, tantôt en noir, tantôt en rouge; les lettres sont grandes et distinctes; les caractères latins sont gothiques; les caractères grecs ont la forme des manuscrits, caractères minuscules du IX<sup>e</sup> siècle et des suivants (1).

Le rapport du texte grec avec la Vulgate est marqué par de petites lettres latines, de manière qu'il est facile de trouver le mot latin correspondant à chaque mot grec. Lorsque la version latine a une lacune ou qu'elle n'occupe pas toute la ligne, l'espace vide est rempli par des lignes sinueuses.

Plus nous devons de reconnaissance aux éditeurs de cette œuvre, pour le soin et le zèle qu'elle réclamait de leur part et qu'ils y consacrèrent; plus nous devons regretter qu'ils aient si peu senti la nécessité de rendre raison du texte, et d'aborder les questions de critique auxquelles ils ne pouvaient se soustraire. Ainsi, pour tout le N. T., à part une couple de douzaines d'indications exégétiques sans importance, ils ont cru ne devoir faire que quatre observations critiques (2). En outre, l'indication des variantes y est absolument négligée, et l'autorité d'un manuscrit n'est apportée à l'appui d'aucun texte. Le texte est là comme tombé des nues, et jamais, même en général, on n'y dit d'une manière précise de quels manuscrits

(1) Cfr. Montfaucon, *Palaeographia græca*. — Marsh, *Anmerkungen*. 4. p. 416.

(2) Les observations exégétiques mises à la marge, consistent en quelques mots seulement; par exemple: que *malum* est mis pour *malum hominem*; que *venimus* en tel endroit est au parfait; que *hic* est adverbe dans un autre, etc. Les quatre observations critiques concernent *A.* la doxologie à la fin du *Pater Noster*, *S. Math.* 6. 43. — *B.* *I Cor.*, 43. 3. que quelques manuscrits ont *καυχώσμαι* à la place de *καυθήσονται* — *C.* Une variante d'un manuscrit à *I Cor.* 45. 51. — *D.* Le fameux Comma de s. Jean.

il a été tiré. La préface du N. T. parle seulement des manuscrits de la bibliothèque apostolique, communiqués par Léon X; mais au lieu de les caractériser davantage, on y donne seulement l'assurance vague et sans doute exagérée, qu'on n'a pas fait usage des meilleurs exemplaires parmi les plus récents, mais des plus anciens et des plus corrects, et d'une antiquité telle que, si l'on ne peut se baser sur eux, aucun manuscrit en général ne mérite confiance.

Mais il n'y est pas dit un mot des caractères de ces manuscrits, s'ils sont minuscules ou onciaux, ni de leur âge, ni de leur nombre, s'ils sont d'une même famille, etc. Telles sont les omissions qui, comme nous le verrons plus tard, ont rendu si contestable l'importance de l'édition de Complute.

Le second volume in-folio sortit des presses à la fin de mai 1514, quelques mois après le premier, pour servir d'introduction à l'Anc. Test. Il est l'ouvrage d'Alphonse Zamora, juif converti, et renferme un dictionnaire hébraïco-chaldéen assez complet, pour l'Anc. Test. Les différentes significations des mots y sont rendues en latin, avec l'indication des endroits de la Bible où ils se rencontrent. Un autre petit lexique ressemble à l'Index que Gésenius, dans ces derniers temps, a ajouté à son dictionnaire hébraïco-chaldéen.

Il renferme les expressions latines, avec renvoi aux mots hébreux et chaldéens correspondants; de sorte que, comme il est dit dans la préface de ce volume, on peut, à l'aide de ces deux lexiques, traduire du latin en hébreu et en chaldéen, aussi bien que de ces langues en latin.

On trouve encore dans ce volume une liste alphabétique expliquant les noms propres hébreux, chaldéens et

grecs de l'A. et du N. T.; ainsi qu'une grammaire hébraïque assez complète pour ce temps-là. Ce volume, le second par l'âge, occupe la cinquième place dans l'ordre de la Polyglotte.

Les quatre volumes suivants (les quatre premiers dans la disposition de l'ensemble) sont consacrés exclusivement à l'A. T. (1). L'introduction au premier volume de l'A. T. se compose du prologue dont nous avons déjà parlé, dans lequel Ximenès dédie l'ouvrage entier à Léon X, et où il explique brièvement sa manière de voir sur le plan et la disposition de la Polyglotte, sur les manuscrits qui en sont la base, et sur les résultats qu'il attend de cette grande œuvre. Vient ensuite un second prologue au lecteur, et une petite instruction tirée de la grammaire hébraïque du volume précédent, sur la manière de trouver les racines des mots hébreux.

On y a reproduit en outre le prologue appartenant au N. T., sur l'omission des accents, etc., ainsi que l'avant-propos servant d'introduction au lexique hébraïque. Ce qu'on y voit de neuf, ce sont les éclaircissements qui suivent, relativement à l'origine de la version des Septante, aux traductions d'Aquila, de Théodotion, de Symmaque, sur les Hexaples d'Origène et les travaux bibliques de saint Jérôme. C'est en outre, le petit traité sur les différents sens de l'Écriture : le sens historique, le sens allégorique, le sens anagogique et le sens tropologique ou moral. La définition de ces quatre manières d'interpréter est celle que l'on donne ordinairement : on y explique en peu de mots et quelques exemples, quels en sont les caractères et les différences ; à savoir, que la

(1) On ne trouve pas de date déterminée dans le 4<sup>er</sup> vol de l'A.T., ni dans les deux suivants ; seulement le dernier volume est terminé par cette indication, qu'il est sorti des presses le 10 juillet 1547.

première s'attache à la signification littérale ; tandis que les trois autres cherchent sous la lettre un sens plus profond, soit des règles pour la conduite morale, soit des allusions à l'œuvre de la Rédemption (*allégor.*), soit enfin des manifestations de la vie future (*anagog*). On y trouve également les vers connus, par lesquels le moyen-âge avait exprimé la nature de ces quatre manières d'interpréter.

Littera gesta docet ; quid credas allegoria ;

Moralis quid agas ; quo tendas anagogia.

Vient ensuite la lettre de saint Jérôme à Paulin, sur l'ensemble des livres de l'histoire sacrée, et le prologue du même Père au Pentateuque. Immédiatement avant le texte sacré, vient enfin le bref de Léon X (22 mars 1520) à l'évêque d'Avila et à l'archidiacre de Cordoue, François Mendoza, et qui renferme la permission de publier la Polyglotte. L'évêque d'Avila a joint à la lettre pontificale une courte explication de l'importance de cet ouvrage. Ces deux dernières pièces ont naturellement été imprimées plusieurs années après l'achèvement de tout l'ouvrage et après la mort de Ximenès († 1517); et il est encore facile de voir dans les exemplaires de la Polyglotte, que la page qui les contient a été imprimée à part et collée au reste du volume (1).

Outre ces différentes pièces, on voit dans ce volume le Pentateuque en hébreu, en chaldéen et en grec, avec trois versions latines. Chaque page in-folio est d'abord partagée en deux parties. La partie supérieure, comprenant les trois quarts de la hauteur, est ensuite divisée en trois colonnes, et la partie inférieure, en deux seulement. La partie supérieure comprend la version des

(1) Sur le même feuillet se trouve aussi la préface de saint Jérôme au Pentateuque. Elle a été imprimée en 1520.

Septante, la Vulgate et le texte hébreu. La Vulgate est au milieu ; et à ce propos, il est dit dans le second prologue : « de même que le Christ était au milieu entre les deux voleurs, ainsi l'Église latine se trouve placée entre la synagogue et l'Église grecque. » Ces paroles paraissant signifier que la Vulgate devait être préférée au texte hébreu et à la version des Septante, au même degré que le Christ aux deux larrons, on en a pris plus d'une fois occasion de dire que ce second prologue n'est pas de Ximenès, attendu que dans le premier prologue, il accorde au texte primitif une valeur si décisive. Il serait nécessaire, en effet, de recourir à cet expédient (1), ou de reprocher à Ximenès la plus grande inconséquence, si réellement les paroles en question avaient le sens qu'on leur assigne, mais il n'en est pas ainsi. Le second prologue, aussi bien que le premier, appelle le texte hébreu, la *vérité*, par opposition aux versions ; et il est par conséquent bien éloigné de le mettre à une si grande distance après la Vulgate. Nulle part non plus il n'y est dit, que la version latine est à celle des Septante et au texte hébreu, comme le Christ est aux larrons ; mais que *l'Église latine est à l'Église grecque et à la synagogue*, dans le rapport indiqué. Il n'est donc pas fait mention du rapport qui existe entre ces trois textes, mais de celui des trois églises entr'elles ; seulement, la position respective des textes, conformément au but de l'ouvrage, a donné occasion de parler de la position relative des églises, avec un zèle qui n'est pas tout à fait à sa place. Les termes en question ainsi compris, il n'y a plus de motif d'accuser Ximenès d'inconséquence à ce sujet ; ou de recourir à l'expédient indiqué plus haut, expédient

(1) C'est ce qu'on a fait, par exemple, dans une dissertation sur Ximenès Pletz, *Neue theol. Zeitschr.* 4. Jahrg, 2. B. p. 476.



qui se justifie d'autant moins , que les paroles qui terminent le premier prologue en font attendre un second , où le lecteur soit instruit avec plus de détails de l'ordonnance de l'ouvrage. (*Nunc ad instruendum de operis artificio lectorem convertimur*). C'est ce qui a lieu en effet dans le second prologue , dont nous nous sommes aidés dans la description que nous faisons de la Polyglotte , sans jamais négliger toutefois l'examen de cette bible elle-même.

Entre les trois colonnes de la partie supérieure , la version des Septante , souvent corrigée d'après le texte hébreu , occupe constamment celle qui est la plus intérieure , la plus rapprochée du dos d'un livre relié ; tandis que le texte hébreu est toujours du côté de la marge. La largeur de ces deux colonnes est la même , celle qui renferme la Vulgate est beaucoup plus étroite. Au-dessus du texte des Septante se trouve , en outre , une version latine littérale et interlinéaire , faite par les éditeurs eux-mêmes , et dont chaque mot se trouve exactement au-dessus du mot grec correspondant dans les Septante.

Le quart inférieur de chaque page , renferme deux colonnes , dont la plus large comprend le texte chaldéen , c'est-à-dire le Targum d'Onkelos ; et la plus étroite , une version latine de ce texte.

A côté de ce texte et du texte hébreu , on a indiqué à la marge pour ceux qui sont peu versés dans ces langues , les racines des mots et des formes qui se présentent dans les lignes placées à côté ; et de petits caractères latins indiquent chaque fois le rapport des mots du texte avec leur forme radicale , placée à la marge. On a employé le même moyen pour indiquer le rapport de la Vulgate avec le texte hébreu , mais non avec le grec ni avec le chaldéen , comme nous l'avons déjà vu dans le N. T. Les

lacunes de la version latine et les espaces laissés vides y sont aussi remplis par des lignes sinueuses. Mais lorsqu'il reste de l'espace à la fin des lignes dans le texte hébreu ou chaldéen, ils sont remplis, non par de larges lettres finales, mais par des traits semblables au *iod* ( יוּד ). Les lignes de la Vulgate n'ont en longueur qu'un peu plus de la moitié de celles du texte hébreu; les lignes hébraïques, au contraire, à cause de la grandeur des caractères, exigent en hauteur le double des lignes latines, de sorte qu'à chaque ligne hébraïque correspondent deux lignes latines. Le même rapport a lieu entre le texte chaldéen et sa traduction latine. Mais comme les caractères chaldéens, identiques pour la forme avec les lettres hébraïques, sont cependant beaucoup plus petits, les lettres de la traduction latine du chaldéen, sont aussi plus petites que celles de la Vulgate; et c'est ainsi que deux lignes latines y correspondent aussi à une ligne chaldaïque.

Les caractères grecs des Septante sont petits, remplis d'enroulements et d'abréviations, comme le sont d'ordinaire les vieilles impressions grecques, et ne peuvent en aucune manière être comparés aux lettres grecques du N. T., ni pour la grandeur ni pour la forme. Les caractères gothiques de la version latine interlinéaire ajoutée au texte des Septante, sont de la même grandeur, et les deux lignes de ce texte et de sa traduction interlinéaire correspondent toujours à une ligne hébraïque. Il est dès lors nécessaire que la colonne des Septante ait la même longueur que celle du texte hébreu.

Il est encore à remarquer que, dans la disposition générale de l'ouvrage, on ne s'est pas conformé à la coutume des Hébreux, mais à celle des peuples occidentaux. Ainsi, le premier chapitre de la Genèse ne se trouve pas sur la dernière page du volume, comme l'exigeraient